



**HAL**  
open science

## Versailles, espace de sociabilité? Le regard des auteurs européens (1722-1790)

Véronique Léonard-Roques

► **To cite this version:**

Véronique Léonard-Roques. Versailles, espace de sociabilité? Le regard des auteurs européens (1722-1790). Annick Cossic-Péricarpin; Emrys D. Jones. La Représentation et la réinvention des espaces de sociabilité au cours du long XVIIIe siècle, Editions Le Manuscrit, pp.69, 2021, 978-2-304-04897-1. hal-04754754

**HAL Id: hal-04754754**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04754754v1>**

Submitted on 26 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

« Versailles, espace de sociabilité ? Le regard des auteurs européens (1722-1790) »

Véronique Léonard-Roques, Université de Bretagne Occidentale, HCTI

De 1682 (date à laquelle Louis XIV en fit sa résidence officielle) aux événements révolutionnaires de 1789, le Versailles monarchique constitua un lieu ouvert et cosmopolite où la royauté française était en représentation dans certains cérémoniaux quotidiens<sup>1</sup>. Le parc, la Grande Galerie et les appartements d'apparat qui contenaient certaines des collections royales (œuvres d'art, livres, manuscrits, médailles...) étaient donc librement accessibles et constituaient des lieux de visite et de promenade prisés. Siège du gouvernement et d'une cour fastueuse, domaine immense, ville nouvelle devenue capitale par la volonté de Louis XIV, Versailles est une étape quasi obligée du Grand Tour pour les voyageurs étrangers. Le lieu attire les visiteurs curieux de découvrir le protocole et d'apercevoir le roi (voire, pour les plus célèbres d'entre eux, de lui être présentés). Nombreux sont donc les ouvrages de genre divers (journaux de voyage authentiques ou fictifs – on pense à celui de Laurence Sterne ; guides de voyage<sup>2</sup> ; correspondances ; mémoires...) qui consacrent des passages à la description du domaine et de ses occupants.

Quel regard les « voyageurs éclairés<sup>3</sup> » que sont des écrivains venus d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, de Russie et issus de différentes conditions sociales portent-ils sur les interactions à l'œuvre dans cet espace particulier, sur les pratiques et les normes qui le façonnent ? Notre corpus couvrira la période allant de 1722 (installation de Louis XV à Versailles) aux événements révolutionnaires qui, ayant vidé le palais de ses occupants royaux (6 octobre 1789), n'ont pas pour autant privé les lieux d'accessibilité puisque en 1790 on peut toujours les visiter en appointant un guide.

On verra que Versailles est principalement perçu comme un lieu de représentation et d'ostentation qui peut prêter à une critique d'ordre social, voire politique. Si la résidence des rois est l'emblème de la sociabilité curiale, c'est Paris qui, aux yeux des visiteurs étrangers, constitue celui d'une sociabilité jugée plus authentique, à travers des espaces permettant la réciprocité des échanges, le plaisir des affinités électives, le débat d'idées. On s'intéressera pour conclure à la manière dont les événements révolutionnaires transforment le destin de Versailles, faisant passer les lieux du tourisme curial à un tourisme mémoriel animé par des positions idéologiques qui peuvent être radicalement antithétiques.

## I-Versailles, lieu de représentation politique et d'ostentation

---

<sup>1</sup> Louis XIV (1638-1715) inaugure son règne personnel en 1661. Ayant transformé et investi pour de somptueuses réjouissances (les « plaisirs de Versailles ») le pavillon de chasse construit par son père Louis XIII, il le dédie d'abord à l'*ottium* du prince avant de se fixer à Versailles en 1682. Il y installe alors le siège de la cour (deux mille aristocrates) et en fait la capitale administrative du royaume. Ce tournant se traduit par un programme architectural nouveau et par une inflexion décisive donnée à la tradition curiale à travers le rituel de l'étiquette, lequel demeure en vigueur jusqu'à ce que les événements révolutionnaires de 1789 chassent les Bourbons de la résidence versaillaise.

<sup>2</sup> Citons, par exemple : NEMEITZ, Joachim Christoph, 1727. *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition durant leur séjour à Paris* [1<sup>ère</sup> éd. allemande 1718], 2 volumes ; *The Traveller's Companion and Guide Through France, Flanders, Brabant, and Holland*, 1753. London, R. Richards ; LUCAS, William, 1754. *A Five Weeks Tour to Paris, Versailles, Marli*, London.

<sup>3</sup> BERTRAND, Gilles, 2014. « Le modèle de Versailles à l'épreuve du voyage éclairé (1751-1780) », in Caroline zum Kolk *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Versailles, Centre de recherches du château de Versailles, p. 189.

En 1682, le choix de Louis XIV de se fixer à Versailles inaugure tout à la fois une nouvelle ère de son règne et de la monarchie absolue. Le lieu change dès lors de statut et de fonction. Comme l'explique Alexandre Maral, « au Versailles des grandes fêtes éphémères, qui avaient ponctué avec éclat les deux premières décennies, allait succéder le Versailles du cérémonial quotidien [...] Désormais unique et pérenne, le nouveau lieu de la résidence royale était placé sous le signe de l'accessibilité et de la visibilité d'un souverain dont tout un chacun était dès lors à même de connaître l'emploi du temps, voire de le partager<sup>4</sup> ». D'importants remaniements<sup>5</sup> furent donc engagés par le Roi Soleil pour faire de Versailles un palais ouvert (ce qui constituait une caractéristique « unique en Europe<sup>6</sup> ») et mettre en scène le programme politique absolutiste. Dans l'ensemble architectural, la Galerie des Glaces (ou Grande Galerie) constitue un « espace de représentation sans équivalent à la destination d'un public qui n'est plus désormais cantonné à la cour<sup>7</sup> ». Par un « changement de programme et d'échelle<sup>8</sup> », les transformations très hétéroclites du château visent à faire des visiteurs une « partie intégrante du projet architectural<sup>9</sup> » en les invitant dès lors à « appréhender la grandeur de la monarchie absolue<sup>10</sup> ». Après la mort de Louis XIV, si ses successeurs se livrèrent à quelques transformations<sup>11</sup>, l'étiquette et le cérémonial quotidien furent maintenus tout au long du XVIIIe siècle jusqu'au départ de la famille royale pour Paris le 6 octobre 1789.

Sous Louis XV et Louis XVI, comme les guides touristiques et les écrits des visiteurs l'indiquent, tout un chacun avait donc accès aux grands appartements<sup>12</sup> et à la Galerie des Glaces ainsi qu'à la chapelle (les hommes devaient néanmoins porter chapeau et épée, lesquels pouvaient être loués à l'entrée du château). Dans le parc, plusieurs parcours pouvaient être empruntés pour voir les jardins<sup>13</sup>, l'Orangerie, le Labyrinthe<sup>14</sup>, la Ménagerie<sup>15</sup>, Trianon. Les cérémonies publiques (fêtes populaires, illuminations), les grandes Eaux étaient annoncées dans la presse. En outre, selon une mécanique immuable, deux rituels permettaient toujours quotidiennement d'apercevoir le roi à travers un cérémonial « sacralisé par la répétition des mêmes gestes » et « accompli avec le concours des courtisans<sup>16</sup> ».

Le premier d'entre eux est la procession vers la chapelle et la messe<sup>17</sup> lors de laquelle la famille royale, suivie d'un « long cortège<sup>18</sup> », emprunte la Grande Galerie. Sophie von La Roche,

---

<sup>4</sup> MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles. Le coup d'éclat permanent (1682-1789)*, Paris, Perrin, p. 14.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 89-111.

<sup>6</sup> KISLUK-GROSHEIDE, Daniëlle, RONDOT, Bertrand, 2017. « Versailles et ses visiteurs », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 14.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>11</sup> Louis XV fit, par exemple, transformer en 1738 l'appartement de collectionneur de Louis XIV en appartement d'habitation et œuvra au développement des petits appartements. Dans les années 1780, Louis XVI pour sa part fit aménager à son usage personnel des lieux d'étude et de travaux manuels. De tels espaces privés étaient réservés à des intimes et à des visiteurs privilégiés. Voir MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles, op. cit.*, p. 119-121.

<sup>12</sup> Il s'agissait en fait de salles de réception. Les appartements intérieurs n'étaient accessibles que sur permission spéciale.

<sup>13</sup> Rappelons que Louis XIV avait conçu une *Manière de montrer les jardins de Versailles* (six versions écrites de 1689 à 1705).

<sup>14</sup> Il fut démoli en 1775.

<sup>15</sup> Lieu de délasserment, mais aussi de recherche scientifique.

<sup>16</sup> MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles, op.cit.*, p. 34.

<sup>17</sup> Les horaires varièrent : la messe avait lieu à 10 heures sous Louis XIV, à 13 heures sous Louis XV et à 12 heures sous Louis XVI.

qui visite la France pendant l'été 1785 et qui publie un récit à ce sujet en 1787, a décrit la foule massée pour voir passer le roi ainsi que le voulait le protocole établi par Louis XIV : « On se tient alors bien droit et immobile, sans faire de révérence, seulement doit-on baisser les yeux vers le sol quand un regard royal les croise<sup>19</sup> ». Cette première possibilité d'apercevoir le roi est indiquée dans les guides de voyage. On pense en particulier à celui rédigé à l'intention de ses compatriotes par l'Allemand Joachim Nemeitz, un gentilhomme qui a officié à plusieurs reprises comme gouverneur auprès de jeunes nobles pendant leur *Kavalieretour*. L'ouvrage<sup>20</sup>, traduit en français en 1727 et réédité en 1750, livre quelques astuces pour se trouver en bonne place lors de la procession si l'on n'est pas muni de lettres de recommandation. Il conseille en effet le costume galonné qui permet de se faire passer pour un officier.

Composé de cinq services réglés comme un spectacle sur fond de musique, le Grand couvert, ou dîner en public du souverain, est le second des cérémoniaux quotidiens ouverts au public dans la limite des places disponibles. Il est « l'occasion de montrer à la cour et aux curieux de passage le roi en famille, c'est-à-dire avant tout de rappeler la force du principe dynastique<sup>21</sup> ». Les curieux ont la prudence de se présenter en avance pour pouvoir y assister. En visite en 1784, la poétesse britannique Mary Robinson rapporte dans ses *Mémoires* que seul un « cordon cramoisi<sup>22</sup> » sépare la table royale des visiteurs. Horace Walpole, pour sa part, offre dans une lettre de 1769 un tableau pittoresque de la scène :

En sortant de la chapelle, nous passâmes au dîner de Mesdames et nous fûmes presque suffoqués dans l'antichambre, où les plats de leur table chauffaient sur du charbon et où la foule nous empêchait de bouger. Dès que les portes s'ouvrent, tout le monde se précipite pêle-mêle, princes du sang, *cordons bleus*, abbés, femmes de chambre, enfin Dieu sait qui et quoi ! Cependant leurs Altesses sont tellement accoutumées à tout ce commerce, qu'elles mangent aussi tranquillement et d'aussi bon cœur que vous et moi, dans notre propre salle à manger<sup>23</sup>.

« La cérémonie du roi dînant en public » paraît « plus bizarre que splendide<sup>24</sup> » à son compatriote Arthur Young, agronome, économiste et écrivain qui se rend à Versailles en 1787. « Pour moi, cela aurait été le plus inconfortable des repas, et, si j'étais roi, je balaierais les trois quarts de ces stupides formalités [...] La seule façon confortable et amusante de dîner, c'est de réunir à sa table dix ou douze personnes qui vous plaisent<sup>25</sup> », écrit ainsi le voyageur.

---

<sup>18</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, traduction de Michel Lung, Thomas Dunskus et Anne Lung-Faivre, Saint-Quentin de Baron, Editions de L'Entre-deux-Mers, p. 283 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « Der Zug war gross », *Journal einer Reise durch Frankreich*, Nachdr. der Ausg. Altenburg, p. 403.

<sup>19</sup> *Ibid.* ; « Man steht gerade und still, ohne alle Verbeugung, nur muss sich das Auge zur Erde senken, wenn ein königliches Auge es trifft », *ibid.*

<sup>20</sup> NEMEITZ, Joachim Christoph, 1727. *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition durant leur séjour à Paris*, *op. cit.*

<sup>21</sup> MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles. Le coup d'éclat permanent (1682-1789)*, *op.cit.*, p. 48.

<sup>22</sup> ROBINSON, Mary, 1802. *Mémoires* [traduits de l'anglais, Paris, Ouvrier, an X], in SETH, Catriona, 2012. *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 824. Ces mémoires inachevés de Mary Robinson furent complétés par sa fille Maria Elizabeth après la mort de sa mère en 1800.

<sup>23</sup> WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à George Montagu, Paris, 17 sept. 1769 », in *Lettres de Horace Walpole écrites à ses amis pendant ses voyages en France (1739-1775)*, traduites et précédées d'une introduction par le Comte de Baillon, Paris, Didier et Compagnie, p. 211 ; WALPOLE, Horace, 1926. « From chapel we went to the dinner of the elder Mesdames. We were almost stifled in the antechamber, where their dishes were heating over charcoal, and where we could not stir for the press. When the doors are opened, everybody rushes in, princes of the blood, *cordons bleus*, abbés, housemaids, and the Lord knows who and what. Yet, so used are their highnesses to this trade, that they eat so comfortably and heartily as you or I could do in our own parlours », « To George Montagu, Esq., Sept. 17, 1769 », *Selected Letters*, selected and edited by William Hadley, London, J. M. Dent and Sons Ltds, p. 449.

<sup>24</sup> YOUNG, Arthur, 2009. *Voyages en France [Travels, During the Years 1787, 1788 and 1789 (1792)]*, trad. Henri Sée, Paris, Editions Tallandier, p. 87.

<sup>25</sup> *Ibid.*

A l'issue du Grand Couvert, il est loisible de se rendre dans l'appartement des enfants royaux. Sophie von La Roche voit dans cette permission accordée à tous de « voir jouer le Dauphin et de voir dormir le duc de Normandie<sup>26</sup> » une manière d'impressionner la nation française. Précisons que le cérémonial du lever du roi<sup>27</sup> et les soirées d'appartement (où l'on s'adonnait notamment au jeu) étaient réservés aux seuls visiteurs distingués qui, pour y assister, devaient bénéficier des « entrées » requises. Installé en France depuis 1762, Carlo Goldoni, maître de langue italienne des filles de Louis XV puis des sœurs de Louis XVI, a raconté avec humour sa bévée dans ses *Mémoires* (publiés en 1787) : ignorant qu'il fallût une « entrée du soir<sup>28</sup> » pour être admis chez la Dauphine, il faillit être refoulé alors que la princesse l'avait oralement convié à entendre l'exécution d'une cantate qu'il avait lui-même composée. Soulignant dans l'écriture de l'épisode combien il « ne savai[t] pas l'étiquette<sup>29</sup> », le mémorialiste met de fait en relief la rigidité, voire l'absurdité, de celle-ci.

Les écrits mettent bien en exergue la comédie du monde curial qui se joue lors des cérémoniaux publics. Voir et se faire voir sont les préoccupations dominantes, y compris lors de la messe. Les visiteurs y assistent pour observer le roi et sa famille ou ses maîtresses. Walpole ne cache pas qu'en 1769 il a fait le déplacement de Paris à Versailles pour voir Mme du Barry et s'est fait dans cette intention « réserv[er] un premier rang dans les tribunes<sup>30</sup> » :

Mme du Barry vint se placer en bas, vis-à-vis de nous, sans rouge, sans poudre et réellement *sans avoir fait sa toilette* : étrange manière de se présenter car elle était fort en vue, tout près de l'autel et tout au milieu de la cour et des assistants. Elle est jolie, quand on la considère attentivement, mais si peu frappante que je n'aurais jamais pensé à demander qui elle était. [...] Dans la tribune supérieure, au milieu d'une foule de prélats, se tenait l'amoureux monarque [...] On ne pouvait s'empêcher de sourire devant ce mélange de piété, de pompe et de sensualité<sup>31</sup>.

Sophie von La Roche observe avec attention Marie-Antoinette pour en décrire en détails le costume<sup>32</sup> à ses lectrices qui constituent l'essentiel de son public attiré<sup>33</sup>. Son récit témoigne aussi du jeu interactif qui se livre entre la famille royale, centre du spectacle, et l'assistance. Ainsi, après avoir prié avec ferveur, la reine scrute l'assemblée à l'aide d'un éventail muni d'une lorgnette

---

<sup>26</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, op. cit., p. 283 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « die Erlaubnis den Dauphin spielen und den Herzog von der Normans schlafen zu sehen », *Journal einer Reise durch Frankreich*, op. cit., p. 403.

<sup>27</sup> Cette cérémonie se déployait dans quatre pièces de l'appartement du roi entre 1682 et 1701. Si elle se maintint sous les règnes suivants, elle fut quelque peu simplifiée à partir de 1722 avec le retour de Louis XV à Versailles et ne comporta plus que quatre entrées au lieu de cinq. Voir MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles*, op. cit., p. 35-40.

<sup>28</sup> GOLDONI, Carlo, 1992. *Mémoires* [1787], Paris, Aubier, p. 470. Il a quitté Venise en 1762 à l'invitation du Théâtre-Italien de Paris. En 1770, la Cour lui alloue une pension. Goldoni, qui a résidé à Versailles deux fois cinq ans, meurt à Paris en 1793.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à George Montagu, Paris, 17 sept. 1769 », in *Lettres de Horace Walpole*, op. cit., p. 210 ; WALPOLE, Horace, 1926. « a first row in the balconies was kept for us », « To George Montagu, Esq., Sept. 17, 1769 », *Selected Letters...*, op. cit., p. 449.

<sup>31</sup> *Ibid.* ; « Madame du Barri arrived over against us below, without rouge, without powder, and indeed *sans avoir fait sa toilette* ; an odd appearance, as she was so conspicuous, close to the altar, and amidst both Court and people. She is pretty, when you consider her ; yet so little striking, that I never should have asked who she was [...] In the Tribune above, surrounded by prelates, was the amorous and still handsome King. One could not help smiling at the mixture of piety, pomp and carnality », *ibid.*

<sup>32</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, op. cit., p. 283 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. *Journal einer Reise durch Frankreich*, op. cit., p. 403.

<sup>33</sup> Romancière, Sophie von La Roche s'est établie comme autrice professionnelle en publiant un périodique féminin (*Pomona für Teutschlands Töchter*, 1783-1784). Elle a ensuite fait paraître plusieurs récits de voyage qui lui ont permis de renforcer cette position. Voir MEISE, Helga (dir.), 2013. *Sophie von La Roche et le savoir de son temps*, Reims, Editions et Presses Universitaires de Reims.

cachée<sup>34</sup>. Lors de ces rituels accessibles au public, ce dernier n'est donc pas sans faire « partie de la pièce<sup>35</sup> » qui se joue. Dans les « jeux de regards<sup>36</sup> » échangés, le costume des étrangers témoigne « *de facto* de leur rang, de leur fonction et de l'objectif de leur visite<sup>37</sup> ».

La présentation des voyageurs au roi ou à sa famille reste un privilège pour lequel il faut être pourvu de fonctions officielles, faire jouer des liens de parenté ou de fidélité ou qui nécessite un introducteur. Il en alla ainsi pour Vittorio Alfieri qui, faisant partie de la suite de l'ambassadeur de Sardaigne, bénéficia de cet honneur le 1<sup>er</sup> janvier 1768. L'écrivain constata que le roi ne parlait pas aux « étrangers ordinaires<sup>38</sup> », les audiences étant réservées aux princes. Quatrième comte d'Orford, l'écrivain Horace Walpole mentionne pour sa part la présentation dont il a fait l'objet lors de la cérémonie du lever, en octobre 1765 : « On vous fait entrer dans la chambre à coucher du roi, juste au moment où il vient de passer sa chemise, tout en s'habillant, il [...] jette un regard sur les étrangers<sup>39</sup> ».

Par son faste, par l'étiquette et l'esprit de cour qui y règnent jusqu'à la Révolution, le Versailles de Louis XV et de Louis XVI paraît souvent suranné et est perçu par de nombreux écrivains européens comme le « symbole de la grandeur figée et dépassée de Louis XIV<sup>40</sup> ». Le lieu semble d'abord ne pas intégrer la notion d'intimité, chère au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est que nombre de modifications effectuées sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI échappaient aux regards : les nouveaux appartements privés du château ou le hameau de la Reine à Trianon, dont l'accès était strictement réglementé. Sur ce point, pour la majorité des visiteurs<sup>41</sup>, « la modernité de Versailles restait sa face cachée<sup>42</sup> ». Dans le regard de bien des « voyageurs éclairés », Versailles apparaît surtout comme un espace de frivolité, de mercantilisme. Horace Walpole et Sophie von La Roche sont frappés par le commerce qui se livre au château : « Sous les colonnades, dans les escaliers et même dans les antichambres de la famille royale, il y a des gens qui vendent toutes sortes de marchandises<sup>43</sup> », écrit le premier, tandis que l'on lit sous la plume de la seconde que les « étalages des bijoutiers<sup>44</sup> » encomrent tant les lieux de passages que « deux personnes de front ont du mal à avancer sans se heurter d'un côté ou de l'autre<sup>45</sup> ». Au-delà du commerce de

---

<sup>34</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, *op. cit.*, p. 284 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. *Journal einer Reise durch Frankreich*, *op. cit.*, p. 405.

<sup>35</sup> GORGUET BALLESTEROS, Pascale, 2017. « Usages vestimentaires et jeux de regards à Versailles », in *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> ALFIERI, Vittorio, 1840. *Mémoires de Victor Alfieri d'Asti écrits par lui-même et traduits de l'italien par Antoine de Latour*, Paris, Charpentier, p. 118 ; ALFIERI, Vittorio, 1960. « *forestieri comuni* », *Vita scritta da esso* [1806], Milano, Rizzoli editore, p. 90.

<sup>39</sup> WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à John Chute, Paris, 3 octobre 1765 », in *Lettres de Horace Walpole...*, *op. cit.*, p. 43 ; WALPOLE, Horace, 1926. « You are let into the King's bedchamber just as he has put on his shirt ; he dresses and [...] glares at strangers », « To John Chute, Esq., Paris, Oct. 3, 1765 », *Selected Letters*, *op. cit.*, p. 430.

<sup>40</sup> ZIEGLER, Hendrik, 2017. « La vision de Versailles à la veille de la Révolution », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, *op. cit.*, p. 308.

<sup>41</sup> Parmi les auteurs dont nous traitons, Sophie von La Roche fait ici exception. Invitée des Pfeffel (Christian Friedrich Pfeffel était juriste auprès du ministre de Vergennes), elle put visiter les pièces favorites que Louis XVI s'était fait aménager sous les toits et assister à une fête donnée par Marie-Antoinette au hameau de Trianon. Voir LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, *op. cit.*, p. 340-341 et p. 379-382 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. *Journal einer Reise durch Frankreich*, *op. cit.*, p. 491-492 et p. 553-557.

<sup>42</sup> ZIEGLER, Hendrik, 2017. « La vision de Versailles à la veille de la Révolution », art. cité, p. 309.

<sup>43</sup> WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à John Chute, Paris, 3 octobre 1765 », in *Lettres de Horace Walpole...*, *op. cit.*, p. 42 ; WALPOLE, Horace, 1926. « In the colonnades, upon the staircases, nay in antechambers of the royal family, there are people selling all sorts of wares », « To John Chute, Esq., Paris, Oct. 3, 1765 », *Selected Letters*, *op. cit.*, p. 430.

<sup>44</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, *op. cit.*, p. 282 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « die Galanteriebuden », *Journal einer Reise durch Frankreich*, *op. cit.*, p. 401.

<sup>45</sup> *Ibid.* ; « dass zwei Personen neben einander Mühe haben, durchs zukommen, ohne auf einer oder der andern Seite anzustreifen », *ibid.*

babioles, c'est plus largement la pompe et les frivolités qui sont pointées alors même que nombre de cours européennes ont, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, modernisé et simplifié leur protocole. Les propos sur Versailles de Sophie von La Roche, née dans une famille bourgeoise protestante et dont le mari est de noblesse récente, ont une portée politique dans la sensibilité qu'ils manifestent à ce que l'isolement d'une enclave royale coupée du reste du royaume signifie en termes d'indifférence aux questions de classes, d'une part, et de résistance aux idées de progrès et de justice, d'autre part. Peut-être portent-ils aussi l'empreinte de la lecture de l'article « Versailles » écrit par Louis de Jaucourt dans *L'Encyclopédie* en 1765. Sophie von La Roche comme le Britannique Arthur Young (qui voyage en France entre 1787 et 1790), l'Allemand Heinrich Storch<sup>46</sup> (en France en 1787) ou le Russe Nikolai Karamzine (en France en 1790) s'émeuvent en effet de la misère qui règne dans de nombreux quartiers de Paris comme dans la majeure partie du royaume.

On ne s'étonnera pas que ce lieu de représentation mais aussi d'apprentissage curial de l'aristocratie<sup>47</sup> que Versailles constitue ne puisse procurer de satisfactions véritables en termes de sociabilité aux « voyageurs éclairés » que sont les écrivains étrangers, ces membres de la toute cosmopolite République des Lettres<sup>48</sup>. En revanche, c'est particulièrement à Paris que ceux-ci trouvent les espaces propres à favoriser les relations d'amitié, d'urbanité, d'échanges intellectuels et les débats d'idées qu'ils recherchent.

## II-Versailles face à Paris : sociabilité curiale contre sociabilité éclairée

La sociabilité éclairée du XVIII<sup>e</sup> siècle induit « le principe de cooptation » entre des individus « qui se voulaient égaux et qui se choisissaient sur la base d'affinités réciproques<sup>49</sup> ». Elle ne se conçoit pas sans « lieux de rencontre inspirés par les valeurs de réciprocité et d'échange<sup>50</sup> ». « Contrairement aux institutions de la sociabilité traditionnelle », de tels espaces « étaient des associations privées de personnes qui partageaient goûts, valeurs, idées ou rêves, [...] et représentaient une alternative aux familles, Eglises, corporations et cours royales dont la sociabilité soutenait la sociabilité hiérarchisée et patriarcale de l'époque<sup>51</sup> ». Etroitement associée aux salons et autres lieux de réunions et d'échanges (cafés, cercles de lecture, académies...), la conversation en est un « rite cardinal<sup>52</sup> ». Or, à Versailles, où la mise en scène et l'étiquette

<sup>46</sup> STORCH, Heinrich, 1787. *Skizzen, Szenen und Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich gesammelt*, Heidelberg, Pfahler F. L.

<sup>47</sup> Jean Boutier rappelle que « le Grand Tour propose une initiation progressive, cour après cour », dont Versailles « marque l'apogée ». Il cite les conseils donnés en 1751 par lord Chesterfield à son fils Philip : « Etes-vous souvent à Versailles ? [...] La bonne éducation de la cour est sans nul doute celle qui est la plus nécessaire à vous qui devez vivre, grandir et vous faire une place dans les cours ». Voir BOUTIER, Jean, 2017. « Le Grand Tour : les noblesses européennes à Versailles », in *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, *op. cit.*, p. 237.

<sup>48</sup> Marc Fumaroli rappelle combien la notion de République des Lettres (*Respublica Litteraria*) fournit un « cadre de compréhension de l'esprit européen sous l'Ancien Régime ». FUMAROLI, Marc, 2015. *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », p. 33. Selon le critique, on peut définir la République des Lettres comme « une démocratie de pairs sinon d'égaux » en contexte de monarchie et de démocratie, une « vaste cité invisible et inébranlable dont le lien civique était alimenté par l'amour intransigent de la vérité, mais tempéré par l'amitié, par le respect du savoir et du talent » ainsi que comme une « instance critique transnationale », *ibid.*, p. 28-29.

<sup>49</sup> CRAVERI, Benedetta, 2002. *L'âge de la conversation [La civiltà della conversazione, 2001]*, trad. d'Éliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, p. 14.

<sup>50</sup> GOODMAN, Dena, 1999. « Sociabilité », in Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dir.), *Le Monde des Lumières [L'Illuminismo, 1997]*, trad. Denise Meunier, Paris, Fayard, p. 256.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>52</sup> CRAVERI, Benedetta, 2002. *L'âge de la conversation*, *op. cit.*, p. 15. Pour sa part, Marc Fumaroli écrit au sujet de la conversation : « La lumière ne peut jaillir que de la confrontation des esprits : dans leurs limites mêmes, selon leurs pentes propres, ils contribuent, s'ils ne prétendent pas trancher, à faire au plus près le tour des choses. L'art de la

dominant, les cérémoniaux limitent, voire rendent impossibles, le commerce de la conversation et les échanges d'idées. Comme le note Sophie von La Roche, l'attente du roi et de la reine dans la Grande Galerie qui réunit plusieurs centaines de personnes ne peut engendrer qu'un « bourdonnement continu<sup>53</sup> ».

Lors du Grand couvert, les membres de la famille royale ne conversent pas avec l'assistance, se laissant aller au mieux à des échanges de regards. C'est ce que souligne Mary Robinson, remarquée par Marie-Antoinette qui sait sans doute qu'elle est une ancienne maîtresse du Prince de Galles et qui lui fera remettre, le lendemain, une bourse de soie en cadeau<sup>54</sup>. Le roi reste même généralement muet dans le cas du rituel de la présentation pourtant réservé à une élite. Vittorio Alfieri insiste sur ce qu'il perçoit comme un « dédaigneux silence<sup>55</sup> » du souverain lors de sa présentation en 1768 : « On m'avait bien prévenu que le roi n'adressait la parole qu'aux étrangers de distinction, et qu'il me parlât ou non, je n'y tenais guère. Cependant je ne pus me faire au maintien superbe de ce roi Louis XV, qui, mesurant de la tête aux pieds la personne qu'on lui présentait, ne témoignait par aucun signe l'impression qu'il en recevait<sup>56</sup> ». Trois ans plus tôt, Walpole avait relevé avec humour dans une de ses lettres que, pas plus que la bête du Gévaudan dont la dépouille était exposée à Versailles dans l'antichambre de la Reine, « le roi, le dauphin, la dauphine, Mesdames [...] ne [lui] ont pas dit un mot<sup>57</sup> ».

En termes de sociabilité, se limitant à la pratique d'un « savoir-être courtois<sup>58</sup> », le monde curial versaillais est déceptif. Il est ainsi très significatif que *A Sentimental Journey* détourne le motif attendu de la description de la cour et de l'étiquette royale : sous la plume de Laurence Sterne, dont le narrateur anglais se rend à Versailles en 1762 pour une affaire de passeport, l'épisode donne lieu à une rencontre spirituelle, fine et sensible avec le Comte de B\*\*\*, mais ce en dehors du château et dans le cadre intime de la demeure particulière du personnage. Celle-ci est le lieu d'une conversation<sup>59</sup> sur les livres, la politique, les hommes et les femmes dans laquelle la référence à Shakespeare est centrale (rappelons que le narrateur se nomme Yorick), échange au cours duquel le Comte, séduit par l'esprit dont fait montre son visiteur, lui épargne la démarche de se rendre auprès du Duc de C\*\*\* (sans doute le Duc de Choiseul) pour se mettre administrativement en règle et l'invite à venir dîner avec lui avant son départ en Italie. Ce dernier point est intéressant en ce qu'il nous rappelle l'importance, dans la sociabilité éclairée, de l'hospitalité et de la table ouverte (table dont on sait l'importance dans les salons<sup>60</sup>).

---

conversation est donc un essayisme du connaître généralisé et libéral. S'il convient au loisir aristocratique et lettré, [...] il répond aussi dans son ordre aux préalables la recherche moderne, au doute méthodique et critique qui l'inspire, à la dialectique de l'expérience qui gouverne son tâtonnement et ses progrès ». Voir FUMAROLI, Marc, 2015. *La République des Lettres*, op. cit., p. 222.

<sup>53</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France*, op. cit., p. 283 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « ein immerwährendes Gebrumme », *Journal einer Reise durch Frankreich*, op. cit., p. 403.

<sup>54</sup> ROBINSON, Mary, 1802. *Mémoires*, op. cit., p. 824.

<sup>55</sup> ALFIERI, Vittorio, 1840. *Mémoires de Victor Alfieri d'Asti*, op. cit., p. 118 ; ALFIERI, Vittorio, 1960. « quella negativa di sprezzo », *Vita scritta da esso*, op. cit., p. 90.

<sup>56</sup> *Ibid.* ; « Ancorchè io fossi prevenuto che il Re non parlava ai forestieri comuni, e che certo poco m'importasse di una tal privazione, con tutto ciò non potei inghiottire il contegno Giovesco di quel regnante, Luigi XV, il quale squadrandolo l'uomo presentatogli da capo a piedi, non dava segno di riceverne impressione nessuna », *ibid.*

<sup>57</sup> WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à H. S. Conway, Paris, 6 oct. 1765 », in *Lettres de Horace Walpole...*, op. cit., p. 48 ; WALPOLE, Horace, 1926. « The King, Dauphin, Dauphiness, Mesdames, and the wild beast did not say a word to me », « To the Hon. H. S. Conway », Paris, Oct. 6, 1765, *Selected Letters*, op. cit., p. 433.

<sup>58</sup> RINGOT, Benjamin, 2017. « L'art de se conduire à la cour », in *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, op. cit., p. 94.

<sup>59</sup> STERNE, Laurence, 1981. *Le Voyage sentimental [A Sentimental Journey, 1768]*, trad. Aurélien Digeon, Paris, Flammarion, coll. « GF », p. 163.

<sup>60</sup> « La spécificité des salons parisiens reposait sur la distinction aristocratique, sur le rôle des femmes et sur l'intégration des hommes de lettres à la bonne société. Cette forme de sociabilité, fondée sur l'hospitalité, s'inscrivait dans la tradition aristocratique de la table ouverte, et permettait donc une forte cooptation des invités et des habitués.



Dans ses *Mémoires*, dont Louis XVI est le dédicataire, Carlo Goldoni semble pourtant défendre la sociabilité versaillaise en ce qu'elle serait source de plaisirs et de liens authentiques. Il donne de celle-ci l'aperçu suivant, dans un passage qui semble toutefois moins renvoyer à la sociabilité de cour (celle du « théâtre de Versailles<sup>61</sup> ») qu'à une sociabilité privée organisée et pratiquée par des particuliers :

On dit communément à Paris que la vie à Versailles est fort triste, qu'on s'y ennue et que les particuliers ne savent que devenir. Je puis prouver le contraire. [...] C'est dans l'après-midi qu'on cherche les amusements de la société, et il y en a, toutes proportions gardées, aussi bien à Versailles qu'à Paris. On y trouve des parties de jeu, des concerts, de la littérature, avec cette différence qu'à Paris on manque souvent les sociétés que l'on cherche, à cause de la distance et des lieux ; et à Versailles on les a sous la main [...] je sais que je m'y suis bien amusé, et sans les spectacles qui brillent à Paris, j'aurois fixé, peut-être, mon séjour à Versailles. Je regrette les amis que j'y ai laissés [...] J'aurois envie de les nommer, [...] mais ils sont en trop grand nombre, et j'aurois l'air de vouloir me parer de tous ces noms respectables, pour en tirer vanité<sup>62</sup>.

Goldoni, qui a vécu deux fois cinq ans à Versailles, ne dissimule en rien le plaisir qui fut le sien à retourner habiter à Paris. Scandant son récit, la formule récurrente « j'étois à la Cour, et je n'étois pas courtisan<sup>63</sup> » laisse entendre une critique de la société curiale et exprime l'ingratitude dont le dramaturge estime avoir souffert. Paris, au contraire, lui procure nombre de satisfactions intellectuelles et esthétiques. Le salon du Louvre de 1779 est présenté sous sa plume comme étant « de la plus grande utilité pour les progrès des arts<sup>64</sup> ». L'écrivain salue le travail des académies dont « les membres sont en correspondance avec les savants de l'Europe<sup>65</sup> » et dont les « lumières » se diffusent d'un hémisphère à l'autre. Il évoque aussi la société littéraire des Dominicains à laquelle il a appartenu où « chaque membre recevait à son tour ses confrères et leur donnait à dîner<sup>66</sup> ». Sophie von La Roche (elle-même salonnière et proche des représentants du mouvement allemand du *Sturm und Drang*) a eu plaisir à s'entretenir avec Buffon, Mme de Genlis, Grimm et Mercier. Nikolai Karamzine, qui s'est rendu dans différents salons, décrit, dans sa lettre LIX de mai 1790, une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à l'issue de laquelle il a pu avoir des échanges avec l'abbé Barthélémy, Pierre-Charles Lévesque (qui passa sept ans en Russie) et Marmontel<sup>67</sup>. C'est sans conteste à Paris que l'on profite de la compagnie des savants, des artistes et des gens de lettres. Ainsi Sophie von La Roche de s'écrier de la journée du 1<sup>er</sup> juin 1785 passée chez le professeur Friedel, dans une compagnie toute cosmopolite :

Ceci est le grand avantage de ce pays, ou plutôt de cette ville [Paris], où l'on peut acquérir toutes sortes de connaissances, rencontrer des gens ayant toutes sortes de qualités. Quel après-midi et quelle soirée sublimes que ces échanges d'idées entre tant de gens d'esprit sur tant de sujets variés ! Comme l'esprit des hommes s'enrichit par ce commerce, et comme les femmes en profitent, rien qu'en écoutant !<sup>68</sup>

---

[...] Londres a connu un processus semblable d'émancipation par rapport à la cour, peut-être plus rapide qu'à Paris, mais cette évolution reposait sur d'autres dynamiques sociales et culturelles car l'hospitalité aristocratique n'y jouait pas le même rôle. [...] Le cœur de la sociabilité londonienne, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, résidait plutôt dans les *coffee-houses*. Voir CHARLE, Christophe (dir.), 2009. *Le Temps des capitales culturelles. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Champ Vallon, coll. « Epoque », p. 37.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>62</sup> GOLDONI, Carlo, 1992. *Mémoires, op. cit.*, p. 479.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 478.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 555.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 556.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 459.

<sup>67</sup> KARAMZINE, Nikolai, 1991. *Lettres d'un voyageur russe en France et en Suisse [1797]*, éd. présentée et révisée par W. Berelowitch d'après la version de V. Porochine, Paris, Quai Voltaire ; KARAMZINE, Nikolai, 2003. *Letters of a Russian Traveller*, A translation and study by Andrew Kahn, Oxford, Voltaire Foundation.

<sup>68</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. *Journal d'un voyage à travers la France, op. cit.*, p. 284. ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « Dies ist der grosse Vorzug dieses Landes, oder vielmehr dieser Stadt, alle Gattungen von Kenntniss, alle Arten von Verdienst zu finden. Wie vortrefflich war dieser Mittag und dieser Abend, durch den Wechsel der Ideen so vieler Menschen von Geist über so verschiedene Gegenstände ! Wie sehr bereichert sich der Verstand der Männer in

Tout en déplorant les inconvénients de Paris (saleté, cherté, écarts de classes sociales), Arthur Young, qui rencontre en France nombre d'agronomes, de naturalistes et de présidents de sociétés savantes, renchérit :

[...] il n'est pas de grande ville dont le séjour soit plus souhaitable. Pour un homme de sciences ou de lettres, il ne peut y avoir de société plus agréable. Les relations entre le monde intellectuel et le grand monde, qui, si elles ne sont pas sur un pied d'égalité, ne doivent pas exister du tout, sont très honorables. Les personnes du plus haut rang s'intéressent à la science et à la littérature et envient la gloire qu'elles confèrent<sup>69</sup>.

Même si, brocardant ainsi ce qui serait le caractère léger des Français (on pense à certaines lettres de Walpole ou de Karamzine), certains écrivains étrangers peuvent exprimer leur déception quant aux conversations tenues dans ces étapes obligées pour les voyageurs que sont les salons parisiens, il n'en reste pas moins que le centre de gravité de la vie culturelle, scientifique et politique s'est déplacé de Versailles à Paris. Désormais, ce sont les salons parisiens qui « donn[ent] le ton à la vie culturelle<sup>70</sup> ». Si le lieu ouvert que constitue la résidence royale permet d'admirer des chefs d'œuvres artistiques et architecturaux, s'il permet de prendre la mesure des principaux traits de la société de cour édictés par Louis XIV et maintenus sous les deux règnes suivants, c'est indéniablement à Paris que s'expérimente la sociabilité éclairée dont sont en quête nos auteurs. Car les espaces de représentation et d'ostentation versaillais, s'ils témoignent d'un haut niveau de civilisation par leur raffinement, leur somptuosité ou par la qualité exceptionnelle des aménagements et des œuvres d'arts, demeurent emblématiques du programme politique absolutiste des Bourbons et ne se préoccupent pas de ce que le concept de civilisation signifie pour les hommes et les femmes des Lumières : la recherche du progrès et du perfectionnement de « l'état culturel et moral<sup>71</sup> » de la société. Cette dernière, les membres de la République des Lettres la trouvent au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les espaces de la sociabilité éclairée que sont les salons – « base sociale alternative pour leur projet de Lumières<sup>72</sup> » –, mais aussi les académies, les musées<sup>73</sup> (« lycées ») ou les loges maçonniques de Paris.

En outre, au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle tout particulièrement, la culture commune de la société de cour versaillaise (ordre hiérarchique, traduit par l'étiquette, qui dépend du rang, du statut et de la puissance sociale de membres occupés à protéger leurs privilèges, leurs droits, leur prestige) paraît figée, inadaptée aux yeux de visiteurs anglais ou allemands comme Young et La Roche. En effet, le cérémonial de cour n'a subi que peu de changements depuis Louis XIV, « la moindre modification [de celui-ci] mena[ç]ant] ou aboli[ss]ant] des privilèges traditionnels, dont se prévalaient des familles ou des individus<sup>74</sup> », ce qui induit tout à la fois une logique d'isolement et d'exclusion à l'égard des éléments extérieurs. Prisonnières d' « une coque institutionnelle

---

diesem Tauschhandel, und wie viel gewinnen die Weiber haben, nur durchs Zuhören ! », *Journal einer Reise durch Frankreich*, *op. cit.*, p. 408.

<sup>69</sup> YOUNG, Arthur, 2009. *Voyages en France*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>70</sup> CHARLE, Christophe (dir.), 2009. *Le Temps des capitales culturelles. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, *op. cit.*, p. 36. Il ne faut néanmoins pas opposer à outrance bonne société parisienne et société de cour, mais dissocier en ce qui concerne Versailles le spectacle public du cérémonial de cour (ouvert et offert à tous) et les salons privés de divers cercles de cour réservés à une élite aristocratique ou culturelle : « En réalité, la bonne société parisienne était intrinsèquement liée à la société de cour : les mêmes invités circulaient de Versailles à Paris, des petits appartements de la Pompadour au salon de Mme du Deffand. Les fonctions politiques, sociales et culturelles, qui étaient traditionnellement celles de la cour – la concurrence des coteries politiques, la représentation aristocratique, le mécénat culturel – furent largement assurés par les salons », *ibid.*, p. 36-37.

<sup>71</sup> LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, 1999. « Civilisation », in Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dir.), *Le Monde des Lumières*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>72</sup> GOODMAN, Dena, 1999. « Sociabilité », art. cité, p. 253

<sup>73</sup> A Paris, plusieurs musées sont créés entre 1780 et 1788 comme le musée de Monsieur, le musée de Paris ou le musée des Dames. Voir ROCHE, Daniel, 1993. *La France des Lumières*, Paris, Fayard, p. 397.

<sup>74</sup> ELIAS, Norbert, 1985. *La Société de cour* [1969], trad. de Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, p. 314.

rigide<sup>75</sup> », les élites de cour peinaient à s'adapter à la « transformation du contexte social et de l'équilibre des forces<sup>76</sup> » amorcée par les débuts de l'industrialisation. Un certain nombre de réflexions tenues par Sophie von La Roche, qui raisonne en bourgeoise, en femme des Lumières et non en courtisane<sup>77</sup>, témoignent bien du malaise social qu'elle perçoit :

Ici, la nation paraît à bien des égards être partagée en deux classes seulement, dont l'une, la plus réduite, ne cesse de désirer, de jouir, et comme des enfants gâtés, jette tout pour avoir quelque chose de neuf ; l'autre en revanche, la plus nombreuse, n'est occupée qu'à satisfaire les caprices et l'égoïsme de la première. Le spectateur est pris de vertiges devant la précipitation, la course et l'agitation de cette classe<sup>78</sup>.

Conclusion : Le tournant de la Révolution ou l'amorce du passage du tourisme curial au tourisme mémoriel

Afin de goûter la beauté des lieux et des œuvres d'art, mieux valait visiter Versailles en l'absence de la cour, lorsque cette dernière se trouvait en résidence dans un autre des châteaux royaux, remarque Walpole dans une lettre de 1765<sup>79</sup>. Ces conditions de visite, les événements révolutionnaires qui devaient changer le destin de Versailles comme celui de la monarchie française allaient les procurer aux voyageurs après le départ de la famille royale pour le palais des Tuileries à Paris, le 6 octobre 1789<sup>80</sup>. Dès lors, le nombre de visiteurs diminua, ce dont souffrirent particulièrement les auberges de la ville comme le soulignent les témoignages, en 1790, de Nikolai Karamzine ou d'Helen Maria Williams. Mais les visites demeuraient possibles dans un château où officiait encore du personnel et qui restait meublé, dans l'idée du possible retour de la famille royale<sup>81</sup>.

Après la destitution du roi (10 août 1792), le sort de Versailles fut incertain, le château n'échappant à la destruction qu'au prix de débats passionnés qui conduisirent à décider de le transformer en « lycée<sup>82</sup> » (une sorte d'Oxford à la française), puis en musée<sup>83</sup>. Le gouvernement

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>77</sup> LA ROCHE, Sophie von, 2012. « Quelles différences entre les opinions du bourgeois et celles du courtisan ! » : *Journal d'un voyage à travers la France*, *op. cit.*, p. 111 ; LA ROCHE, Sophie von, 1787. « die Verschiedenheit der Gesinnungen des Bürgers und des Hofmanns ! », *Journal einer Reise durch Frankreich*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 69 ; « Die Nation scheint hier nur in zwei Klassen geteilt zu sein ; wovon die eine und geringere Zahl nur immer wünscht, genießt, und wie Kinder alles wegwirft, und was Neues haben will ; die andere grössere Zahl hingegen ist nur beschädigt, die Grillen und den Eigensinn der Ersten zu vergnügen, denn beim Zuschauen schwindelt der Eile und Zappeln dieser Klasse », *ibid.*, p. 65.

<sup>79</sup> Cloué chez lui à Paris par une crise de goutte, Walpole écrit : « Mon emprisonnement me délivre du voyage de Fontainebleau, dont je ne suis pas friand, mais je perds ainsi l'occasion de visiter Versailles et Saint-Cloud à mon aise ». Voir WALPOLE, Horace, 1872. « Lettre à George Montagu, Paris, 16 oct. 1765 », *Lettres de Horace Walpole...*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>80</sup> Dans une formule célèbre du 18 avril 1859, les frères Goncourt ont affirmé que cette date constituait « le dernier jour du palais de Versailles ». Voir GONCOURT, Edmond et Jules, *Journal*, 1989. Paris, Laffont, 1989, coll. « Bouquins », volume 1, p. 445.

<sup>81</sup> Jusqu'au 22 juin 1791 (arrestation de la famille royale à Varennes qui conduit la Municipalité de Versailles à apposer des scellés pour la sauvegarde du château), des « guideurs » officient pour conduire des visites à l'intérieur du palais. Ceux-ci mettent principalement l'accent sur les événements sanglants d'octobre 1789. Voir FERRAND, Franck, 2003. *Ils ont sauvé Versailles. De 1789 à nos jours*, Paris, Perrin, p. 38.

<sup>82</sup> POMMIER, Edouard, 2004. « Oxford ou Palmyre ? Débats sur la destination d'un palais royal en Révolution », in Béatrix Saule (dir.), *L'Histoire au musée*, Arles, Actes Sud, p. 73-97. Le « lycée », précise E. Pommier, dans l'acception des Lumières, désigne un « établissement dédié à l'exercice de diverses pratiques culturelles (conférences, expositions, concerts, démonstrations scientifiques, lectures...) qui était une manière d'incarner l'idéal encyclopédique » (art. cité, p. 81).

révolutionnaire choisit en effet de conserver et d'entretenir le domaine à des fins didactiques. La ville née de l'absolutisme du Roi-Soleil ne méritait-elle pas de garder les œuvres d'art qu'il était question de transférer à Paris pour constituer le Muséum (futur musée du Louvre), elle qui fut le théâtre d'événements révolutionnaires de premier ordre (la transformation des Etats Généraux en Assemblée Nationale le 17 juin 1789 et le Serment du Jeu de paume le 20 juin 1789) ? Ce fut l'argument développé par les députés versaillais à la Convention le 21 septembre 1792 : « Laissez-nous être les gardiens et les dépositaires des tableaux et des statues qui ornent les châteaux et les parcs de Versailles [...] Prononcez... si vous pensez que ceux qui n'ont pas été corrompus par le luxe des rois peuvent être, aux yeux de la postérité, les fidèles gardiens des dépouilles du despotisme »<sup>84</sup>.

A Versailles, le tourisme (terme néanmoins anachronique puisqu'il date du XIXe siècle), de curial qu'il était sous les Bourbons, devint donc mémoriel. Peut-être « les événements dramatiques d'octobre 1789 [ont-ils] excité la curiosité de certains visiteurs » en inaugurant un certain « tourisme de la catastrophe<sup>85</sup> ». Ils ont en tout cas suscité de nombreuses réflexions historiques et morales. On ne se rend certainement pas à Versailles par hasard, mais animé de positions idéologiques pouvant être radicalement antithétiques. Ainsi, aux yeux du très conservateur Nikolai Karamzine, la Révolution a, par son despotisme populaire, « ruiné la Cour des Bourbons, jadis somptueuse et magnifique, le modèle de toute l'Europe, l'origine du goût et de la mode<sup>86</sup> ». Si le Palais des Tuileries où réside la famille royale après le 6 octobre 1789 conserve un certain nombre des cérémoniaux (comme celui de la messe en public) qui avaient été en vigueur à Versailles pendant un siècle et trois règnes<sup>87</sup>, l'écrivain russe souligne combien la fréquentation des lieux diffère, ceux-ci étant selon ses dires peuplés d'une « cohue de gens mal vêtus, vociférant, sans vergogne » : « Quelle différence d'avec la cour de France d'autrefois, si brillante et si vêtue sous le rapport de l'étiquette !<sup>88</sup> ». Versailles privé de cour apparaît à Karamzine qui visite les lieux en avril 1790 comme un « corps sans âme », une ville « orpheline »<sup>89</sup>, images qui nourrissent les rêveries ruinistes et le topos de la cité-fantôme que cristallisèrent le domaine et la ville tout au long du XIXe siècle<sup>90</sup>. Le voyage en France de l'auteur

---

<sup>83</sup> Le décret du 5 mai 1794 voue Versailles aux « jouissances du peuple » et en ordonne la transformation en un « établissement utile à l'agriculture et aux arts ». Versailles devient, le 3 août 1794, Muséum national à l'accès réglementé puis, en mars 1797, Musée spécial de l'Ecole française. Le roi Louis-Philippe parachève la destination muséale du lieu en le transformant, en 1837, en un musée dédié « à toutes les gloires de la France ».

<sup>84</sup> Voir POMMIER, Edouard, 2004. « Oxford ou Palmyre ? Débats sur la destination d'un palais royal en Révolution », art. cité, p. 80.

<sup>85</sup> KISLUK-GROSHEIDE, Daniëlle, RONDOT, Bertrand, 2017. « Les visiteurs non désirés », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, op. cit., p. 314.

<sup>86</sup> SERGIENKO, Vladislava, 2014. « Deux voyageurs russes à la cour de Louis XVI au début de la Révolution française : des regards contrastés ? », in Caroline zum Kolk et alii (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Versailles, Centre de recherche du château de Versailles, p. 282.

<sup>87</sup> « A Paris, l'institution de la liste civile, qui revenait à distinguer le service domestique du roi de la sphère publique, se traduisit par une réduction du train de vie de la cour qui n'était plus que l'entourage du souverain. [...] Sous la pression des partisans de la monarchie constitutionnelle – qui entendaient soutenir la dignité du trône sans renforcer celle du souverain –, un semblant de cérémonial fut toutefois conservé », MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles*, op. cit., p. 474.

<sup>88</sup> Cité par SERGIENKO, Vladislava, 2014. « Deux voyageurs russes à la cour de Louis XVI au début de la Révolution française : des regards contrastés ? », art. cité, p. 283.

<sup>89</sup> KARAMZINE, Nikolai, 2003. « Versailles without the court is like the body without the soul ; it is orphaned and sad », *Letters of a Russian Traveller*, op. cit., p. 344.

<sup>90</sup> La représentation des ruines de Versailles est antérieure à la Révolution comme en témoigne la clôture de l'uchronie rédigée par le bourgeois réformiste Sébastien Mercier, *L'An 2240* (1771), dans laquelle Louis XIV médite sur l'effondrement d'un édifice qui « péchait sur ses fondements » dans la lignée de l'idée chère à Diderot d'insuffler à partir du spectacle des ruines une pensée de la liberté et de l'émancipation (MERCIER, Sébastien, 1979. *L'An 2240*, Genève, Slatkine Reprints, p. 225). C'est toutefois à partir de la Révolution que le motif des ruines de Versailles se développe (André Chénier, Chateaubriand, Hugo...) et nourrit, du romantisme à la fin-de-siècle et ce en dépit des diverses renaissances du lieu, nombre de représentations fantasmagoriques. Voir LÉONARD-ROQUES, Véronique,

des *Lettres d'un voyageur russe* et les premiers événements révolutionnaires dont il fut le témoin oculaire renforcèrent ses opinions conservatrices, lui apportant la conviction que la monarchie absolue (et non constitutionnelle) était le meilleur des régimes politiques pour la Russie (Karamzine devint par la suite l'historiographe d'Alexandre I<sup>er</sup>). L'autrice britannique Helen Maria Williams, favorable aux idéaux révolutionnaires (elle fera le choix de s'installer en France à partir de juillet 1791 et livrera une forme de chronique de la Révolution à destination du public anglais dans ses *Letters from France, 1790-1796*), visite pour sa part l'ancienne résidence royale pendant l'été 1790. Celle à qui l'on fait voir les passages par lesquels la reine s'échappa pour rejoindre le roi le 6 octobre au matin ou le balcon depuis lequel le couple royal se montra à la foule venue de Paris, croit voir « à l'arrière-plan de cette magnifique demeure d'un despote les sombres cachots de la Bastille<sup>91</sup> ».

Par sa charge historique et symbolique, Versailles devient donc un haut lieu de mémoire incitant à méditer sur les séismes et la marche de l'Histoire. Transformé en monument, objet paradoxal qui préserve en fossilisant, il en conjugue deux possibles : le musée et la ruine<sup>92</sup>. C'est cette dernière dimension seulement que perçoit la progressiste Mary Wollstonecraft qui visite le lieu en pleine Terreur :

Quel silence règne à présent dans Versailles ! [...] En traversant avec précaution ces immenses appartements, dont certains sont fermés, l'ombre insaisissable du promeneur méditatif se réfléchit dans les longs miroirs qui jettent en vain leurs pâles lueurs dans toutes les directions [...] L'atmosphère glaciale gêne la respiration, et l'humidité semble s'infiltrer de toutes parts dans l'édifice pour en ronger les fondations. Le cœur accablé cherche un semblant de réconfort dans les jardins ; mais là aussi les mêmes images glissent le long des grandes avenues abandonnées [...] Le temple du despotisme est tombé, mais le despotisme n'a pas été enseveli dans ses ruines ! Malheureux pays ! Quand tes enfants cesseront-ils de déchirer ton sein ?<sup>93</sup>

Selon les options politiques des voyageurs du tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, la disparition à Versailles des cérémoniaux royaux et de la société curiale nourrit le regret d'une sociabilité brillante vouée dès lors à être idéalisée (Karamzine) ou produit au contraire la fin d'une sociabilité de classe et de caste jugée fautive, stérile et inutilement dispendieuse (Williams, Wollstonecraft).

---

2004. « 'Palais des ombres' ? Regards sur les réorientations fonctionnelles du château de Versailles », in Pascale Auraix-Jonchière (dir.), *Ô saisons, ô châteaux. Châteaux et littérature des Lumières à l'aube de la Modernité (1764-1914)*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, p. 229-244. Voir aussi LÉONARD-ROQUES, Véronique (dir.), 2005. *Versailles dans la littérature. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* [actes du colloque organisé les 27, 28 et 29 mars à l'auditorium du château de Versailles], Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal.

<sup>91</sup> WILLIAMS, Helen Maria, 1791. *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre pendant l'année 1790*, traduit de l'anglais par Pierre de La Montagne, Paris, Garnéry, p. 87 (lettre XI) ; WILLIAMS, Helen Maria, 1790. « in the back ground of that magnificent abode of a despot the gloomy dungeons of the Bastille », *Letters of the French Revolution written in France in the Summer of 1790 to a Friend in England*, London, T. Cadell, p. 83 (Letter XI).

<sup>92</sup> « [Le monument] meurt quand il se métamorphose en ruine. Mais il peut aussi mourir sans mourir : mourir à son sens commémoratif premier et renaître à un autre » : BERNARD, Claudie, 1996. *Le Passé recomposé*, Paris, Hachette, p. 181.

<sup>93</sup> WOLLSTONECRAFT, Mary, 2003. *Vision historique et morale de l'origine et des progrès de la Révolution en France et des effets qu'elle a produits en Europe* [*An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution*, London, Robert Johnson, 1794], in *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke*, trad. par Marie-Odile Bernez, Paris, Editions du CTHS, p. 231-233 ; WOLLSTONECRAFT, Mary, 1993. « How silent is now Versailles ! [...] Warily entering the endless apartments, half shut up, the fleeting shadow of the pensive wanderer, reflected in long glasses, that vainly gleam in every direction [...] The very air is chill, seeming to clog the breath ; and the wasting dampness of destruction appears to be stealing into the vast pile, on every side. The oppressed heart seeks for relief in the garden ; but even there the same images glide along the wide neglected walks – all is fearfully still [...] Down fell the temple of despotism ; but despotism has not been buried in it's ruins ! – Unhappy country ! – when will thy children cease to tear thy bosom ? », *A Vindication of the Rights of Men. A Vindication of the Rights of Woman. An Historical and Moral View of the French Revolution*, Oxford, Oxford University Press, p. 327-328. Mary Wollstonecraft arrive à Paris à la mi-décembre 1792 et retourne à Londres en 1795. Elle a rédigé cet ouvrage en 1793, traitant donc d'une période (la première année de la Révolution) lors de laquelle elle ne se trouvait pas en France. Elle a probablement visité Versailles en 1793.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

ALFIERI, Vittorio, 1960. *Vita scritta da esso* [1806], Milano, Rizzoli editore [*Mémoires de Victor Alfieri d'Asti écrits par lui-même et traduits de l'italien par Antoine de Latour*, Paris, Charpentier, 1840].

GOLDONI, Carlo, 1992. *Mémoires* [1787], Paris, Aubier.

GONCOURT, Edmond et Jules, 1989. *Journal*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », volume I.

KARAMZINE, Nikolai, 1991. *Lettres d'un voyageur russe en France et en Suisse* [1797], éd. présentée et révisée par W. Berelowitch d'après la version de V. Porochine, Paris, Quai Voltaire.

LA ROCHE, Sophie von, 1787. *Journal einer Reise durch Frankreich*, Nachdr. der Ausg. Altenburg [*Journal d'un voyage à travers la France*, traduction de Michel Lung, Thomas Dunskus et Anne Lung-Faivre, Saint-Quentin de Baron, Editions de L'Entre-deux-Mers, 2012].

LUCAS, William, 1754. *A Five Weeks Tour to Paris, Versailles, Marli*, London.

MERCIER, Sébastien, 1979. *L'An 2240* [1771], Genève, Slatkine Reprints.

NEMEITZ, Joachim Christoph, 1727. *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition durant leur séjour à Paris* [1<sup>ère</sup> éd. allemande 1718], 2 volumes.

ROBINSON, Mary, 1802. *Mémoires*, traduits de l'anglais, Paris, Ouvrier.

STERNE, Laurence, 1981. *Le Voyage sentimental* [*A Sentimental Journey*, 1768], trad. Aurélien Digeon, Paris, Flammarion, coll. « GF ».

STORCH, Heinrich, 1787. *Skizzen, Szenen und Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich gesammelt*, Heidelberg, Pfahler F. L.

*The Traveller's Companion and Guide Through France, Flanders, Brabant, and Holland*, 1753. London, R. Richards.

WALPOLE, Horace, 1926. *Selected Letters*, selected and edited by William Hadley, London, J. M. Dent and Sons Ltd [*Lettres de Horace Walpole écrites à ses amis pendant ses voyages en France (1739-1775)*, traduites et précédées d'une introduction par le Comte de Baillon, Paris, Didier et Compagnie, 1872].

WILLIAMS, Helen Maria, 1790. *Letters of the French Revolution written in France in the Summer of 1790 to a Friend in England*, London, T. Cadell [*Lettres écrites de France à une amie en Angleterre pendant l'année 1790*, traduit de l'anglais par Pierre de La Montagne, Paris, Garnéry, 1791].

WOLLSTONECRAFT, Mary, 1794. *An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution*, London, Robert Johnson [*Vision historique et morale de l'origine et des progrès de la Révolution en France et des effets qu'elle a produits en Europe*, in *Une Anglaise défend la Révolution française. Réponse à Edmund Burke*, trad. par Marie-Odile Bernez, Paris, Editions du CTHS, 2003].

YOUNG, Arthur, 2009. *Voyages en France* [*Travels, During the Years 1787, 1788 and 1789*], trad. Henri Sée, Paris, Editions Tallandier.

## Sources secondaires

BERNARD, Claudie, 1996. *Le Passé recomposé*, Paris, Hachette.

BERTRAND, Gilles, 2014. « Le modèle de Versailles à l'épreuve du voyage éclairé (1751-1780) », in Caroline zum Kolk *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Versailles, Centre de recherches du château de Versailles p. 189-203.

BOUTIER, Jean, 2017. « Le Grand Tour : les noblesses européennes à Versailles », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 234-241.

CHARLE, Christophe (dir.), 2009. *Le Temps des capitales culturelles. XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Champ Vallon, coll. « Epoques ».

CRAVERI, Benedetta, 2002. *L'âge de la conversation* [*La civiltà della conversazione*, 2001], trad. d'Eliane Deschamps-Pria, Paris, Gallimard.

ELIAS, Norbert, 1985. *La Société de cour* [1969], trad. de Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion.

FERRAND, Franck, 2003. *Ils ont sauvé Versailles. De 1789 à nos jours*, Paris, Perrin.

FUMAROLI, Marc, 2015. *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées ».

GOODMAN, Dena, 1999. « Sociabilité », in Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dir.), *Le Monde des Lumières* [*L'Illuminismo*, 1997], trad. Denise Meunier, Paris, Fayard, p. 251-257.

GORGUET BALLESTEROS, Pascale, 2017. « Usages vestimentaires et jeux de regards à Versailles », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 68-77.

KISLUK-GROSHEIDE, Daniëlle, RONDOT, Bertrand, 2017. « Versailles et ses visiteurs », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 14-35.

KOLK, Caroline zum, 2014. « Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie von La Roche : un regard féminin sur la cour et la société française à l'aube de la Révolution (1785) », in Caroline zum Kolk *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Versailles, Centre de recherches du château de Versailles p. 259-274.

LÉONARD-ROQUES, Véronique, 2004. « 'Palais des ombres' ? Regards sur les réorientations fonctionnelles du château de Versailles », in Pascale Auraix-Jonchière (dir.), *Ô saisons, ô châteaux. Châteaux et littérature des Lumières à l'aube de la Modernité (1764-1914)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, p. 229-244.

LÉONARD-ROQUES, Véronique (dir.), 2005. *Versailles dans la littérature. XIXe et XXe siècles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal.

- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, 1999. « Civilisation », in Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dir.), *Le Monde des Lumières [L'Illuminismo, 1997]*, trad. Denise Meunier, Paris, Fayard, p. 169-176.
- MARAL, Alexandre, 2013. *Le roi, la cour et Versailles. Le coup d'éclat permanent 1682-1789*, Paris, Perrin.
- MAUZI, Robert, 1994. *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle [1979]*, Paris, Albin Michel.
- MEISE, Helga (dir.), 2013. *Sophie von La Roche et le savoir de son temps*, Reims, Editions et Presses universitaires de Reims.
- POMMIER, Edouard, 2004. « Oxford ou Palmyre ? Débats sur la destination d'un palais royal en Révolution », in Béatrix Saule (dir.), *L'Histoire au musée*, Arles, Actes Sud, p. 73-97.
- RINGOT, Benjamin, 2017. « L'art de se conduire à la cour », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 94-97.
- ROCHE, Daniel, 1993. *La France des Lumières*, Paris, Fayard.
- SETH, Catriona, 2012. *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins ».
- SERGIENKO, Vladislava, 2014. « Deux voyageurs russes à la cour de Louis XVI au début de la Révolution française : des regards contrastés ? », in Caroline zum Kolk *et alii* (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Versailles, Centre de recherche du château de Versailles, p. 275-287.
- WAQUET, Françoise, 1989. « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, n° 147, p. 473-502.
- ZIEGLER, Hendrik, 2017. « La vision de Versailles à la veille de la Révolution », *Visiteurs de Versailles. Voyageurs, princes, ambassadeurs (1682-1789)*, Versailles, Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles/Paris, Gallimard, p. 306-309.